



**HAL**  
open science

## Le retour du roi Arthur ou la parabole royale

Karin Ueltschi

► **To cite this version:**

Karin Ueltschi. Le retour du roi Arthur ou la parabole royale. Universités d'été Arthuriennes, CONCOCRET/COMPER, édition 2023, 15 et 16 juillet 2023, Centre de l'Imaginaire arthurien, Jul 2023, CONCOCRET, France. hal-04163815

**HAL Id: hal-04163815**

**<https://hal.science/hal-04163815>**

Submitted on 17 Jul 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Le retour du roi Arthur ou la parabole royale

*Dans de nombreuses œuvres littéraires, à commencer par celles de Chrétien de Troyes, Arthur est en proie à une étrange mélancolie (acédie). Il s'agit de la manifestation des vestiges d'un ancien mythe agraire cosmique qui investit la légende arthurienne, et qui donne une clef à la dormition du roi, et à son nécessaire retour parmi nous, comme le prédisait déjà Wace.*

Un des textes les plus fascinants, à notre sens, de toute la littérature médiévale, connu sous le nom « Le rêve de Cahus<sup>1</sup> », a pour centre un voyage dans l'au-delà. Cahus, un jeune et obscur écuyer, se voit attribuer l'insigne honneur d'accompagner le roi Arthur dans une expédition tout à fait particulière dans la chapelle de Saint-Augustin. Le roi est en effet atteint d'une mélancolie profonde et saint Augustin est spécialisé dans les maladies de l'âme. On espère de ce pèlerinage une guérison. La chapelle se trouve dans la Blanche Forêt ; on ne peut la trouver que lorsqu'on s'abandonne au hasard – ou le flair d'un cheval *faé*. L'expédition doit avoir lieu dès le matin à l'aube. Inquiet de s'abandonner au profond sommeil de sa jeunesse et donc de manquer le départ, notre jeune guide s'allonge la veille au soir sans même se déchausser. Mais il a dû s'assoupir et sursaute au milieu de la nuit. Silence : les autres sont partis sans lui. Il enfourche alors son cheval et parvient à la chapelle. Elle est entourée d'un cimetière. Cahus y découvre un mort dont la couche est entourée de quatre chandeliers en or où brûlent quatre cierges. Déconcerté, il s'empare d'un des chandeliers et le pousse dans sa botte ; le texte n'explique pas les motivations du geste. On imagine qu'il ne s'agit pas d'un acte de vandalisme, mais d'une volonté d'apporter une preuve attestant la véracité de cette scène qui paraît incroyable à notre héros, comme c'est constant dans le texte médiéval face une manifestation surnaturelle – il faut prouver ce qu'on a vu ! Ainsi muni, Cahus s'apprête à repartir quand surgit du néant un géant furieux l'accusant de larcin et qui lui assène un coup terrible dans le flanc avec un couteau à double tranchant. Cahus crie, appelle au secours, appelle pour un prêtre – et se réveille ! Il se trouve à l'endroit même où il s'était allongé tout botté quelques heures auparavant, entouré d'une foule alertée et accouru à son affreux cri. - Alors, il sort de sa botte le chandelier rapporté de son rêve, et lorsque le roi Arthur retire le couteau bien réel et toujours enfoncé dans son côté, le jeune homme meurt aussitôt de la blessure fatale reçue lors de son étonnant voyage dans la chapelle de l'ailleurs, sanctuaire de saint Augustin, patron des mélancoliques.

Cette merveilleuse, mystérieuse histoire – irritante au possible par le mélange impossible des catégories de la nature et de la surnature – rapportée par le *Perlesvaus* relie étroitement la mélancolie du roi Arthur à un voyage aller-retour dans l'au-delà, enfin, à une mort et mystérieuse résurrection, ne serait-ce que d'un instant. Et c'est la main du roi Arthur qui est aux commandes. – Nous allons essayer de démêler cet écheveau singulier, un peu flouté dans cette anecdote, tout comme il l'est dans les premiers grands romans arthuriens, en tout premier lieu ceux de Chrétien de Troyes.

---

<sup>1</sup> *Le Haut Livre du Graal : Perlesvaus*, éd. W. Nitze et T.A. Jenkins, The University of Chicago Press, 1932-1937, rééd. New York, 1972, p. 26-30. Traduction dans D. Régner-Bohler (dir.), *La légende arthurienne. Le Graal et la Table Ronde*, Paris, Laffont, « Bouquins », 1989, p.127-129. Michel Zink en a tiré un roman : *Déodat ou la transparence. Un roman du Graal*, Paris, Le Seuil, 2002. Voir aussi K. Ueltschi, « Les bottes de Cahus », *Cahiers de Civilisation Médiévales*, 56<sup>e</sup> année- Janvier-Mars 2013, p. 77-86. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03739557>. Peut-être doit-on confronter ce scénario à des traditions régionales encore vivantes aujourd'hui où il est question de cercueils flanqués de cierges qui peuvent surgir inopinément sur la route du voyageur, voire dans quelques lieux retirés. Voir notamment P. Sébillot, *Le Folk-Lore de France*, Paris, G.P. Maisonneuve et Larose, (1904-1909) 1968, 4 tomes, réédité sous le titre *Croyances, mythes et légendes des pays de France*, Paris, éd. Omnibus, 2002, p. 116.

## I. La fatigue du roi – de l'acédie/mélancolie

Les traditions autour d'Arthur sont innombrables, rappelons-le : aucune ne contient l'ensemble des événements le concernant. Mais on peut affirmer deux choses :

1. Arthur entre en littérature en tant que combattant et guerrier, comme la plupart des héros à venir : on ne naît pas héros ; c'est une stature qu'il faut conquérir, même si on est un élu et qu'on a réussi l'épreuve de l'enclume, on devient héros en affrontant des dragons et autres coupeurs de barbe, enfin, en éliminant ce fléau de la société médiévale si merveilleusement mis en littérature : la mauvaise coutume. - On attribue au roi Arthur dès les premiers textes des prouesses et des conquêtes extraordinaires. Il multiplie les victoires sur les occupants romains et conquiert la Grande et la Petite Bretagne, puis tout le continent jusqu'aux Pyrénées !

2. Seconde constante : dès les origines, Arthur est nimbé d'une dimension merveilleuse : l'historien Nennius raconte dans sa chronique, *l'Historia Britonum* (début du IX<sup>e</sup> siècle) comment un certain Arthur aurait combattu contre les envahisseurs saxons aux côtés du roi des Bretons. Prodigeux, « gigantesque » dès cette première mention, il est dit qu'Arthur a tué jusqu'à 960 adversaires, beau massacre pour un seul homme ! En d'autres termes, il entre d'emblée dans l'h(H)istoire de manière fabuleuse, et en grand défenseur de la cause bretonne. Nennius fait également état d'une chose inexplicable : une pierre portant l'empreinte de notre roi reste toujours au sommet d'un tas de roches et y revient imperturbablement si on s'avise à la déplacer. Rappelons aussi toutes les traditions autour de la naissance merveilleuse d'Arthur : son père a pris la figure d'un autre pour l'engendrer, a eu recours à la magie de Merlin et la métamorphose, enfin, dès avant sa conception, il était accordé et voué à Merlin. Cette teinture merveilleuse est développée par les traditions qui naissent avec et autour de lui, et c'est ainsi qu'il entre dans le roman de Wace puis du Chrétien de Troyes. Il est le roi, le centre de l'univers qui est alors planté.

La fonction royale est définie et affirmée dans quelques fameux vers d'*Erec et Enide* (1170) :

*Je sui rois (...)*  
*reson doi garder et droiture,*  
*qu'il apartient a leal roi*  
*que il doit maintenir la loi,*  
*verité, et foi, et justise (...).*  
*Et je ne voel pas que remaigne*  
*la costume ne li usages*  
*que siaut maintenir mes lignages.*  
*De ce vos devroit il peser,*  
*se ge vos voloie alever*  
*autre costume et autres lois*  
*que ne tint mes peres li rois.*  
*L'usage Pendragon, mon pere,*  
*qui rois estoit et emperere,*  
***voel je garder et maintenir,***  
*que que il m'an doie avenir. (v. 1749-1770 (éd. Roques)*

Cela veut dire maintenir la coutume, maintenir l'esprit hérité de mon père Uterpendragon et le perpétuer dans mon lignage, mon royaume et dans l'univers – le perpétuer pour toujours. Le roi est donc le garant de la stabilité du monde, ce qui suppose santé et vigueur.

Le temps d'Arthur est résolument enraciné dans le grand Temps : le réel du passé et du présent, mais aussi projeté dans l'éternité. Ce temps est cosmique ; il est ponctué par le passage des saisons, **temps cyclique** qui voit constamment le **retour du printemps**, et que marque et souligne le rituel de la cour plénière, à l'occasion de Pâques, de l'Ascension ou de la Pentecôte, événement par lequel commence souvent le roman. Car le Temps commence au printemps. Depuis Bède au moins (*De ratione temporum*) on estime que le monde a été créé à l'équinoxe de printemps<sup>2</sup>. On lit dans les *Canterbury Tales* (*Conte de l'Aumônier*) : « Lorsque le mois où fut créé le monde, Ce mois de mars où Dieu façonna l'homme, Fut achevé et même dépassé<sup>3</sup>. » Sans cesse, le temps doit donc revenir sur lui-même, se régénérer dans la renaissance du printemps pour perpétuer le grand Temps, pour maintenir l'univers.

Le roi Arthur est donc à la source et « au début » du temps et tous les ans, il est chargé de le remettre en route pour ainsi dire en réunissant sa cour plénière à l'occasion d'une des trois grandes fêtes chrétiennes du printemps.

Or, le roi Arthur, une fois ses conquêtes accomplies, sa richesse assurée, son autorité consolidée – c'est le cas notamment lorsque commencent les romans de Chrétien de Troyes – le roi Arthur se distingue souvent par une étrange immobilité, comme s'il ne réussissait plus à maintenir l'ordre sinon au prix d'un effort permanent – d'inertie ! Le désir d'un présent permanent et immuable en effet est constamment menacé : le temps ne se répète, ne revient sur lui-même que contraint et forcé, en contrecarrant pour ainsi dire l'autre logique, celle du temps linéaire, qui est acheminement vers quelque fin ou échéance, qui est *progrès* au sens étymologique, logique d'ailleurs elle aussi matérialisée par l'idée répétée d'une nécessité d'achèvement, idée qui prend de plus en plus de place dans les œuvres du XIII<sup>e</sup> siècles.

Ainsi, chez Chrétien de Troyes, Arthur est peint sous un jour étrange : s'il est le centre de l'univers du grand poète champenois, le point vers lequel tout converge, il n'en est cependant jamais le héros central. Mieux, il est en proie à une étrange fatigue : dans *Le Chevalier de la Charrette* (1177/81<sup>4</sup>), un chevalier vient le défier au milieu de la Cour plénière, à Pâques. Il lui rappelle qu'il détient prisonnier dans son pays un grand nombre de ses chevaliers et dames. Mais le roi ne trouve qu'à répondre *qu'il li estuet / sofrir s'amander ne le puet ; mes molt l'an poise duremant* (v. 61-63) : je dois m'y résigner puisque je ne peux rien y changer, quel qu'en soit mon chagrin.

Dans le prologue d'*Yvain* (1177/81), Arthur va jusqu'à s'endormir après un repas festif alors que tous ses chevaliers sont rassemblés<sup>5</sup> ! Il s'endort en pleine fête, ce qui n'augure rien de bon concernant la royauté et l'état du pays/ du monde. Pour se désennuyer, Calogrenant, un jeune et obscur chevalier, cousin d'Yvain, raconte une – *mésaventure*, deuxième élément insolite de mauvais augure si l'on peut dire, mésaventure qui lui est arrivée six ans auparavant à la fontaine de Barenton et qui s'est soldée par une cuisante humiliation pour lui. La honte l'a empêché de la raconter plus tôt. C'est ainsi que commence le roman, que commence l'aventure : il commence sous une mauvaise étoile ; que de peines, de dangers et d'efforts consentis par le héros afin de voir, à la fin, Arthur réintégré dans sa fonction royale, i.e. en train de rendre la justice !

Dans *Le Conte du Graal* (1182/90), il est en proie à une telle affliction qu'il en est comme absent à lui-même à cause de l'affront d'un chevalier vermeil qui vient de renverser une coupe de vin sur la reine et qui traite Arthur de « mauvais roi » (v. 847), affront qu'Arthur

<sup>2</sup> « Lorsque le mois où fut créé le monde, Ce mois de mars où Dieu façonna l'homme, Fut achevé et même dépassé... G. Chaucer, *The Canterbury Tales*, edited by V.A. Kolve and G. Olson, New York, London, W.W. Norton & Company, 1989. Trad. A. Crépin, *Les Contes de Canterbury*, Paris, Gallimard, « Folio Classique », 2000, *Conte de l'Aumônier*, p. 526-527.

<sup>3</sup> G. Chaucer, *The Canterbury Tales*, edited by V.A. Kolve and G. Olson, New York, London, W.W. Norton & Company, 1989. Trad. A. Crépin, *Les Contes de Canterbury*, Paris, Gallimard, « Folio Classique », 2000, p. 526-527.

<sup>4</sup> Chrétien de Troyes, *Lancelot ou le Chevalier de la Charrette*, J.-C. Aubailly, GF-Flammarion, 1991.

<sup>5</sup> *Le Chevalier au Lion*, éd. D. F. Hult, Paris, Le livre de Poche, « Lettres gothiques », 1994, v. 52.

là encore a subi passivement. Le voilà plongé dans une profonde mélancolie – il faut que le cheval de Perceval le bouscule rudement pour le tirer de sa songerie ; remarquez aussi la question de son identité qui est problématisée :

*« La grande salle était de plain-pied au rez-de-chaussée. Le jeune homme y pénètre à cheval (...) Le roi Arthur était assis en haut bout d'une table, abîmé dans ses pensées tandis que tous ses chevaliers discouraient et se divertissaient entre eux. Mais lui restait d'à part, songeur et muet. Le jeune homme s'est alors avancé ; il ne sait qui il doit saluer car il ne connaissait pas le roi lorsque venait vint à sa rencontre un jeune homme qui tenait un couteau à la main. « Jeune homme, lui dit-il, toi qui t'approches de moi avec ton couteau à la main, montre-moi qui est le roi Arthur. » Yvonnet qui était rempli de courtoisie lui dit : « Le voilà, à mon ami », et lui de se diriger vers le roi et le salue à sa façon. Le roi songeait et ne dit mot. L'autre de nouveau s'adresse à lui. Le roi songeait et ne soufflait mot. « Ma parole, se dit alors le jeune homme, le roi que voici n'a jamais fait de chevalier : si on ne peut lui tirer la moindre parole comment pourrait-il faire un chevalier ? » Aussitôt il s'apprête à partir. Il fait tourner bride à son cheval mais en homme mal élevé qu'il était il frôla le roi si bien qu'il lui fit tomber sur la table son chapeau de feutre de la tête<sup>6</sup>. »*

Et voilà enfin que le roi Arthur sort de sa torpeur et se met à parler ; il sera cependant impuissant d'empêcher la suite tragique, résultat de son inertie.

Le roi Arthur de Chrétien de Troyes est donc en proie à une étrange fatigue, à une manière d'acédie qui se traduit par une faiblesse fatale, qui a des conséquences dramatiques sur l'univers qu'il est censé garantir et protéger. Le tableau que peint la mère de Perceval de cette déchéance sociale et cosmique résume tout :

*« Mais s'il arrive aux meilleurs de tomber. Il est bien connu de partout que les malheurs surviennent aux hommes de bien, à ceux qui persistent dans l'honneur et la vaillance. La lâcheté, la honte, la paresse ne risquent pas la chute, elles ne le peuvent mais les bons, c'est leur destin que de tomber. (...) Appauvris, déshérités, chassés, ainsi en advint-il contre toute justice aux nobles familles après la mort d'Uter Pandragon qui fut roi et qui fut le père du bon roi Arthur. Les terres furent dévastées et les pauvres gens rabaissés. S'enfuit qui pouvait fuir<sup>7</sup>. »*

La mère de Perceval peint donc un monde déchu à la suite de la mort d'un roi- Uterpendragon en l'occurrence pour « contextualiser » la charge mythique – , un monde où les valeurs sont inversées – les mauvais dominant, les bons sont écrasés ou chassés – un monde accablé par la misère, proprement la stérilité, signifié par l'adjectif *gaste* et l'absence du mari/père, qui a péri ensemble qu'avec deux autres fils, un monde sans mari, sans roi, sans valeurs : le « bon roi Arthur » comme il dit se présente sous de bien mauvais auspices !

Les révélations de la mère – la veuve-dame, ce qui est déjà en soi tout un programme – dévoilent également de grands et lourds secrets de famille dont la blessure du père, blessure mystérieuse, emblématique, parmi les deux cuisses, exactement comme ce qui a rendu infirme le roi Pécheur lui-même qui doit se faire mettre dans une barque pour aller se distraire en pêchant tandis que ses *veneors* vont à la chasse pour lui (v. 3510 et sq.<sup>8</sup>) : il est résolument du côté de carême ! Le *mehaign* est donc très nettement lié non seulement à un problème de génération – la continuité du lignage, du Temps, est compromise – mais aussi à un problème de nourriture, tout comme la blessure du père de Perceval est reliée à la terre *gaste*. Le héros a

<sup>6</sup> *Le Conte du Graal* éd. Ch. Méla, Paris, Le livre de poche, « Lettres gothiques », 1990, v. v. 861 sq.

<sup>7</sup> *Ibid.*, v. 399 sq.

<sup>8</sup> Robert II d'Ecosse était lui aussi incapable de monter à cheval ; on en a pris prétexte pour le déposer : prétexte ou pas, il n'était plus apte à régner. En Chine, c'est l'Empereur qui donne le premier coup de charrue du printemps et décide du moment où il convient de le faire. Si les récoltes sont mauvaises, alors c'est signe que la dynastie est fatiguée et qu'il faut la remplacer.

pour mission de guérir le roi : ainsi, apprendrons-nous, la prospérité reviendra dans le pays, la paix et la justice.

Qu'en déduire ? L'orientation que donne Chrétien de Troyes à la matière de Bretagne problématise la fonction royale non seulement dans sa dimension temporelle mais aussi et surtout symbolique, mythique, agraire. Le monde vieillit, *mundus senescit*, et s'achemine vers l'automne et le frileux hiver, cause et conséquence tout à la fois de la fatigue du roi. Le roi est en proie à une singulière *acedia*. Lui et le monde qui dépend de lui ont besoin d'être régénérés, et c'est précisément la mission du héros. Le roi doit être soit guéri d'une maladie, de sa vieillesse, ou être remplacé. Nous avons là la trame d'un scénario mythique à dimension cosmique qui sera repris constamment dans la littérature, de Hamlet au Roi Lion.

Ainsi donc, un jour, Arthur a succombé – à sa fatigue, sa faiblesse, à son destin, détruit par sa propre descendance, par lui-même peut-on dire en langage mythologique (les traditions autour de Mordred le soulignent, puisqu'il s'agit d'un fils engendré par inceste – double reproduction de lui-même). – Or, dit-on pas que le roi Arthur n'est pas vraiment mort, que le roi Arthur va revenir car un roi ne peut pas mourir.

## II. Arthur dans l'autre monde (chasseur sauvage – péché)

Bien des textes font état en effet de ce qu'Arthur n'est pas mort : depuis les fondateurs de la légende arthurienne est posée la croyance que le Roi Arthur doit revenir, donc qu'il n'est pas mort, mais qu'il est parti simplement dans un ailleurs en attendant son retour : voilà les fameux vers de Wace (*Roman de Brut*, 1155<sup>9</sup>), précurseur de Chrétien qui a lui-même repris et amplifié les traditions arthuriennes à partir de *l'Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth (1137):

*Arthur, si la geste ne ment,  
Fud el cors nafrez mortelment ;  
En Avalon se fist porter  
Pur ses plaies mediciner.  
Encore i est, Bretun l'atendent,  
Si cum il dient e entendent ;  
De la vendra, encor peut vivre.*

En attendant l'heure de son retour, il dort quelque part dans une montagne ou sur une île, dans l'entre-mondes<sup>10</sup>, dans un entre-temps ; il se fait revenant et même Chasseur sauvage à l'occasion – attention donc, vous pouvez le croiser ! C'est possible parce que par définition, la frontière entre l'Autre Monde et notre univers n'est pas étanche. Le roi Arthur revient donc et apparaît aux gens ; à l'inverse, certains intrépides voyageurs ou simplement pauvres égarés ont pu le visiter dans son Autre Monde, dans son attente, dans la magnificence de sa royauté intacte. Un poème gallois qui pourrait remonter au IX<sup>e</sup> siècle, *Les Dépouilles d'Annwn*<sup>11</sup>, le montre par exemple mener ses expéditions dans l'Autre Monde, à la recherche d'un chaudron magique et d'une épée merveilleuse. Une autre tradition établit Arthur « en dormition » dans un royaume « au-dessous des vagues<sup>12</sup> », le pays *Tyr fo Thuinn* que l'on rejoint, disent les Celtes, en attendant de renaître.

---

<sup>9</sup> Wace, *Roman de Brut*, éd. J. Weiss (*Wace's Roman de Brut, A History of the British*), Exeter, The University of Exeter Press (1999), 2002, v. 13275-13281.

<sup>10</sup> K. Ueltschi, M. White-Le Goff (dir.), *Les entre-mondes. Les vivants et les morts*, Paris, Klincksieck, 2009.

<sup>11</sup> Texte conservé dans un ms du XIII<sup>e</sup>, « *The Spoils of Annwn, an early arthurian poem* », Publications of the Modern Language Association, 56, 1941, p. 887-936.

<sup>12</sup> Voir Ph. Walter, *Arthur, L'Ours et le Roi*, Paris, Imago, 2002, p. 181.

Ou alors, c'est dans l'Etna qu'il attend de pouvoir revenir. Un palefrenier est ainsi tombé inopinément sur Arthur dans sa cachette, lisons ce magnifique texte de Gervais de Tilbury († 1228) :

*Il y a en Sicile le mont Etna (...). Les habitants de la région content que le grand Arthur est apparu, de nos jours, dans ce désert. Un jour en effet, un palefrenier de l'évêque de Catane laissa échapper, pendant qu'il l'étrillait, le cheval dont il avait la charge (...). Le domestique partit à sa recherche au milieu des escarpements et des ravins, sans le trouver ; de plus en plus inquiet, il poussa sa recherche du côté des cavernes obscures de la montagne. Que dire de plus ? Un sentier fort étroit mais plat se présenta ; le garçon parvint dans une très large plaine, agréable et pleine de délices, et là, dans un palais de merveilleuse facture, il trouva Arthur allongé sur un lit d'apparat royal. (...) Il raconta (...) comment il avait été blessé jadis au cours d'une bataille livrée contre son neveu Mordred et Childéric, le duc des Saxons, et qu'il restait là depuis déjà longtemps, ses blessures se renouvelant chaque année<sup>13</sup>.*

Autre tradition mais qui dit la même chose, dans *Le Bâtard de Bouillon* (début du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>), lors de son voyage en Féerie qui se trouve au-delà de la Mer Rouge, le héros rencontre « feu » le Roi Arthur aux côtés de Morgane. Il s'y promène, détendu, aux côtés de son illustre hôte. Mais à son retour, il doit constater que cette simple promenade dans un joli verger auprès du légendaire roi lui a pour ainsi dire coûté cinq de nos années :

*Venut sont a le mer ; lor chalant estoit la,  
Et toute lor maisnie, dont chascuns s'esmaia  
Du bon roy Bauduin qu'adont tant demoura :  
.V. ans eurent esté, seigneur, en che lieu la,  
Mais ne le peurent croire, tant c'on leur recorda (v. 3685-3689).*

Enfin, Gervais de Tilbury témoigne :

*Et l'on rapporte que de semblables faits sont arrivés dans les forêts de Grande Bretagne ou de Petite Bretagne : les gardes des forêts (que le peuple appelle forestiers, c'est-à-dire les gardiens des filets des chasseurs, des réserves de gibier ou des bois royaux) racontent qu'ils voient très souvent, certains jours, vers l'heure de midi et dans la première partie de la nuit, quand brille la pleine lune, une compagnie de chevaliers qui chassent, dans le vacarme des chiens et des cors. A ceux qui les questionnent, ils répondent qu'ils sont de la suite et de la maison d'Arthur<sup>15</sup>.*

Non content d'attendre, de faire de temps à autre des incursions dans notre monde ou d'accueillir des visiteurs dans le sien, Arthur continue d'intervenir dans les affaires du monde : Etienne de Rouen parle d'une lettre d'appel au secours envoyée au roi dans son au-delà par un de ses descendants nommé Roland dans une situation d'extrême urgence<sup>16</sup> : Roland est menacé par Henri II en personne. Et voici la réaction :

*« Arthur frémit de colère, répond à Roland pour le rassurer, puis écrit à Henri II lui-même et lui rappelle successivement ses propres victoires sur les Romains et sur Mordred, puis sa blessure mortelle de la bataille de Camlann et sa guérison par les herbes merveilleuses de Morgain, (...)*

---

<sup>13</sup> Gervais de Tilbury, *Otia imperialia*, (III, n°58), éd. G.W. Leibniz, in *Scriptores rerum Brunsvicensium*, I, Hanovre, 1707, p. 987 et sq. Gervase of Tilbury, *Otia Imperialia, Recreation for an Emperor*, edited and translated by S.E. Banks and J.W. Binns, Oxford University Press, Clarendon Press, 2002. Traduction française par A. Duchesne, *Le Livre des Merveilles*, Les Belles Lettres, 1992, p. 151-152. K. Ueltschi, *La Mesnie Hellequin en conte et en rime, mémoire mythique et poétique de la recomposition*, Paris, Champion, 2008, not. p. 60 et sq.

<sup>14</sup> *Le Bâtard de Bouillon, Chanson de geste*, éd. R.F. Cook, Genève, Droz, 1972.

<sup>15</sup> Gervais de Tilbury, *Le Livre des Merveilles*..., p. 152.

<sup>16</sup> Il s'agit de Roland de Bretagne devant la menace d'invasion que fait peser Henri II sur la Bretagne.

*puis enfin, le fait que, devenu le puissant roi des Antipodes, il est prêt à rentrer aussitôt en Bretagne si Henri II ne laisse pas son peuple en paix*<sup>17</sup>. »

Au demeurant, cette croyance peut avoir des conséquences fâcheuses pour le pouvoir en place, comme en témoignent les efforts des Plantagenêts pour découvrir la tombe d'Arthur afin de démontrer qu'il s'est couché définitivement dans la tombe à côté de sa reine et qu'on ne doit donc plus attendre son retour, nous y reviendrons<sup>18</sup>.

Les variantes autour de cette « dormition » d'Arthur sont donc multiples, inépuisables. Mieux, bien d'autres figures royales peuvent être au cœur du même complexe mythique et offrir des variantes du Roi Arthur lui-même. On dit ainsi au sujet de Charlemagne que « sa barbe blanche pousse toujours et enveloppe la table de marbre qui est devant lui ; quand elle en aura fait trois fois le tour, suivant les uns, ce sera la fin du monde ; suivant d'autres, le roi se lèvera alors et ira suspendre son écu au vieux poirier qui est dans la plaine de Wals ; le poirier desséché reverdira, et dans la plaine se livrera une terrible bataille, la plus sanglante que l'humanité doive voir ; tous les bons lutteront contre tous les méchants, qui seront vaincus, et Charles, l'empereur d'Allemagne, régnera sur le monde régénéré<sup>19</sup> » : on se croirait en présence d'une description du Jugement dernier ! Quant à Frédéric Barberousse, les conditions de son attente sont presque identiques :

*« Le grand empereur vivait encore, caché au fond d'un burg sur la montagne de Kyffhäuser en Thuringe. Accoudé à une table de pierre, il dormait d'un long sommeil ; mais sa barbe de feu continuait à grandir ; et quand elle aurait encerclé sept fois la table, Frédéric, se réveillant, sortirait de sa retraite inconnue, et viendrait rendre à la nation germanique son unité et son enthousiasme de conquérant*<sup>20</sup>. »

Un scénario identique est attesté en Slovénie autour du roi Mathias<sup>21</sup> : sa dimension universelle, du moins dans l'espace « indo-européen », est patente.

Le roi Pêcheur, et son père encore davantage rendent compte à leur manière de cette sorte d'immortalité ou plutôt d'« amortalité » comme le suggère Jean Marx<sup>22</sup>, ce « roi au mont dormant<sup>23</sup> ». Le péché, la fatigue, la mélancolie du Roi, c'est son inéluctable vieillissement<sup>24</sup>. L'idée d'un péché du roi est volontiers associée à cette trame pour lui conférer une explication, une justification – une rationalisation toujours. Ce péché peut être de nature diverse : Arthur a chassé le dimanche, voire le jour de Pâques ; le Roi David de même a sacrifié à sa passion pour la chasse la sanctification du dimanche et enfreint ainsi le troisième Commandement. Le péché de Charlemagne, c'est l'inceste commis avec sa sœur Gille, et dont le fruit serait Roland lui-même. Mais ce péché, c'est surtout la rationalisation de la singulière faiblesse du roi sur laquelle Chrétien attire notre attention : le roi est fragilisé dans son essence même, sa fonction

<sup>17</sup> M. Delbouille, « Le Draco normannicus, source d'Erec et Enide, in *Mélanges de Langue et de Littérature médiévales offerts à Pierre Le Gentil*, Paris, SEDES, 1973, p. 194.

<sup>18</sup> Découvrir la tombe des ancêtres, la tombe des fondateurs est un *topos* répandu et fascinant des chroniques latines et hagiographiques. En l'occurrence, celle d'Arthur a été découverte, sous l'impulsion d'Henri II Plantagenêt, semble-t-il, au monastère bénédictin de Glastonbury qui se situe sur une colline au milieu d'un marécage (on peut donc imaginer une ancienne île) : Giraud de Barri, aussi bien dans son *Instruction du Prince* que son *Miroir de l'Eglise*, nous a transmis l'épopée de cette découverte, en mêlant bribes mythiques (Arthur, d'après les ossements, était un géant, et Guenièvre avait une tresse blonde ; la mention d'Avalon...) et intérêt politiques que le récit de Giraud met bien en évidence : cette découverte, en effet, « dément la légende du roi disparu, emporté par des esprits dans un pays de rêve : ce mythe, contraire à la vraie religion, était aussi dangereux sur le plan politique, car il donnait aux Bretons l'espoir du retour messianique d'Arthur. » M. Aurell, *L'Empire des Plantagenêts, 1154-1224*, Paris, Perrin, 2003, p. 164.

<sup>19</sup> G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, (1865) 1905, p. 428.

<sup>20</sup> I. Gobry, *Frédéric Barberousse. Une épopée du Moyen Age*, Paris, Tallandier, 1997, p. 246.

<sup>21</sup> M. Birk, « Le roi Mathias (*kralj Matjaž*) dans la mythologie slovène : identité, différence, hybridité », à paraître dans K. Ueltschi (dir.), *Grandes et Petites Mythologies, t. III. Les noms et les choses*, Reims, Epure, 2025.

<sup>22</sup> J. Marx, *La légende arthurienne et le Graal, op. cit.*, p. 278. Voir aussi p. 184 et p. 255.

<sup>23</sup> Voir J.-Cl. Cassard, « Arthur est vivant ! Jalons pour une enquête sur le messianisme royal au moyen âge », in *Cahiers de Civilisation médiévale*, n° 32, 1989, p. 145.

<sup>24</sup> J. Frappier, « Le cortège du Graal, dans R. Nelly (dir.), *Lumière du Graal*, Paris, Cahier du Sud, 1951, p. 185.

royale parce qu'il est malade, mélancolique, ou tout simplement vieux. Cela a des conséquences terribles sur le monde. – Mais voilà, heureusement, un roi ne peut pas vraiment mourir ; on a utilisé le terme d'Absconditio<sup>25</sup> pour expliquer et résumer cette évidence. - Nous voici au seuil de ce que j'appelle volontiers « la parabole royale » qui épouse la trame d'un mythe agraire immémorial.

### III. Le retour du Roi – ou la parabole royale

La problématique royale telle que nous la transmet la littérature médiévale est profondément liée au cycle cosmique et sa nécessaire régénérescence : le roi *méhaigné* doit être guéri, la *terre gaste* doit être ranimée si on peut dire par la chaleur et la lumière de la reverdie ; ce n'est pas par hasard que la temporalité est problématisée, dans la trame sous-jacente des différents scénarios plus ou moins rationalisés. Le roi (historique comme mythique) réunit en lui les trois fonctions duméziliennes. La fonction sacrée et la fonction guerrière sont évidentes et beaucoup étudiées. Mais il n'en va pas de même pour ce qui est de la fonction « fécondité » qui est au cœur de notre problématique. Le roi est investi d'une fonction agraire et nourricière liée au cycle cosmique et son éternel retour, ce dont rendent compte toutes les histoires relatives au retour d'Arthur et de manière générale à cette chose inconcevable qu'est la mort du roi.

Un roi ne peut pas mourir, c'est ce qui est exprimé par la formule « le roi est mort, vive le roi. Un roi ne peut pas mourir, il se régénère toujours, soit en guérissant de sa maladie ou ses blessures<sup>26</sup>, soit en étant remplacé par un descendant, qui est une manière de variante de lui-même. C'est sans doute ce que figure de manière métaphorique cette idée de la dormition du roi et plus particulièrement cette image insolite des blessures du roi Arthur se rouvrant cycliquement comme le rapporte dans le beau texte Gervais de Tilbury, comme si la survie était liée à une effusion de sang, gage et garantie tout à la fois de son inaltérable humanité. Le scénario mythique place au cœur de sa problématique le personnage royal dont la blessure rituelle – qui peut symboliser la vieillesse - matérialise la nécessité périodique d'une réinvestiture, emblème du renouvellement du temps, d'une nouvelle rotation du cycle. « Accéder à la royauté est une affaire de sang<sup>27</sup> », ce que dit d'ailleurs a contrario le roi blessé, un « crime mythologique<sup>28</sup> ». Échec et mat... Le roi est mort, mais vive le roi !

« Chaque année, la nature mourait et ressuscitait : ainsi devait faire le roi. Toute chose, en quelques lustres, s'usait. Le souverain perdait ses forces et il fallait les lui redonner. Maintes civilisations ont connu ces cycles qui, sous un même règne, amenaient son trépas et sa résurrection symboliques<sup>29</sup>. »

La notion de souveraineté est profondément liée à celle de la fécondité et de l'éternel retour du cycle saisonnier. C'est ce qu'on désigne aussi parfois par le nom de « Königsheil », c'est-à-dire ce pouvoir miraculeux du Bon Roi de donner des terres fertiles et toutes sortes de richesses à son peuple. Voici en effet ce qui arrive lorsque meurt le roi : des rumeurs se lèvent : le roi est parti loin, il y est possiblement retenu prisonnier (pensons à Richard Cœur de Lion), enfin, il sommeille dans quelque lieu secret. Ceux qui lui ont succédé profitent de son absence.

<sup>25</sup> F. Delpech, « Le Chevalier-Fantôme et le Maure reconnaissant, remarques sur la légende de Muño Sancho de Finojosa », in Ph. Walter (dir.), *Le mythe de la Chasse sauvage dans l'Europe médiévale*, Champion, 1997, p. 73-123, p. 115.

<sup>26</sup> Dans la *Queste*, l'idée de l'achèvement des aventures coïncide avec la guérison du Roi Méhaigniez (*cil qui metra a fin les aventures de la Grande Bretagne, et par cui li Rois Mehaigniez recevra garison* (p. 10, li 15-16).

<sup>27</sup> P. Demouy, *Le Sacre du Roi*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2016, p. 13.

<sup>28</sup> Cf. René Girard, *Le Bouc émissaire*, Paris, Grasset, 1982, p. 40. L'auteur y évoque ces « accusations proprement mythologiques, le parricide, l'inceste, l'empoisonnement moral ou physique de la communauté ».

<sup>29</sup> J.-P. Roux, *Le roi. Mythes et symboles*, Paris, Fayard, 1995, p. 163. Voir aussi E. Kantorowicz, *Les deux corps du roi*, Paris, Gallimard, 1989 et M. Bloch, M. Bloch, *Les rois thaumaturges. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*, 1924, nouvelle édition Paris, Gallimard, 1983.

Mais un jour il reviendra, chassera les usurpateurs et rétablira l'ordre. D'ailleurs, plus récemment, cette curiosité s'est vérifiée pour Napoléon<sup>30</sup> dont Walter Scott, Théophile Gautier ou encore Victor Hugo se sont fait l'écho, et même pour Hitler<sup>31</sup>.

Le bon roi est celui qui garantit les bonnes récoltes et la prospérité de ses sujets. Les prières du sacre telles qu'on les pratique désormais demandent l'abondance en vin, huile et blé. On raconte d'ailleurs – c'est un peu plus tard mais c'est instructif – à l'occasion de la bataille de Bouvines que toutes les récoltes ont été détruites, mais qu'elles ont miraculeusement repoussé en un temps très bref. De même, à l'occasion du retour de Charles VII, les chevaux ont piétiné toutes les vignes, mais le raisin là encore a repoussé miraculeusement, si bien qu'en 1429, on a vendangé jusqu'à novembre<sup>32</sup>.

Ainsi donc, le roi doit rajeunir, il lui faut redevenir printemps si je puis dire. Charles IX imaginera le rite, hautement significatif dans ce cadre, du « roi dormant » justement et qu'il faut réveiller le matin de son sacre, réveiller à une nouvelle vie : il entre proprement dans un nouveau corps, immortel, et le revêt selon le principe des « deux corps du roi<sup>33</sup> ». Et ce « réveil » entraîne une véritable rédemption de la terre *gaste*<sup>34</sup> : le nouveau roi devient thaumaturge, c'est-à-dire capable de guérir, aptitude qu'il s'applique en quelque sorte d'abord à lui-même en redevenant vivant et vigoureux – en cessant proprement d'être *méhaigné*, boiteux<sup>35</sup> –, puis à son peuple et tout son environnement. Le toucher des écrouelles en est bien sûr l'illustration emblématique, ainsi que, le banquet du couronnement qui clôt si souvent l'histoire et le conte en réunissant autour de la table royale toute la cour, pensons, parmi d'innombrables exemples, à la fin d'Erec et Enide de Chrétien de Troyes, et rappelons ces vers de Victor Hugo :

« *C'est l'usage, à la mort d'un marquis de Lusace,  
Que l'héritier du trône, en qui revit la race,  
Avant de revêtir les royaux attributs,  
Aille, une nuit, souper dans la tour de Corbus ;  
C'est de ce noir souper qu'il sort prince et margrave*<sup>36</sup>. »

Quant à la somptueuse Salle des banquets du Palais du Tau à Reims, elle conserve la mémoire de ce lien fondamental que possède le couronnement royal avec la nourriture, et dont le défaut est certainement à l'origine de la Révolution française avant les vues philosophiques et pressions politiques.

Car la royauté même dans les moments les plus désespérés renvoie à cette force de la régénération de chaque nouveau printemps, qui chaque année à nouveau vainc le froid de la mort. Elle symbolise en même temps ce désir d'une éternité immuable où tout se stabiliserait, où le Bon Roi veillerait de manière perpétuelle à la marche harmonieuse de l'univers. La vraie royauté, ce serait ainsi celle qui parviendrait à dominer le Temps, c'est-à-dire à vaincre la mort.

*Hic jacet Arthurus Rex, quondam Rexque futurus (Thomas Malory)*, roi d'hier, roi de demain : bien des traditions expriment cette parabole sous-jacente à bien des trames littéraires ayant en son cœur un roi. Une version irlandaise de la légende du roi Marc aux oreilles

<sup>30</sup> J. Tulard, *Le mythe de Napoléon*, Paris, Armand Colin, 1971, p. 59. C. Seignolle, *Contes, Récits et Légendes des pays de France*, Presses de la Renaissance, 2004, « Alsace », t. II, p. 786.

<sup>31</sup> J. Tulard, *op.cit.*, p. 59.

<sup>32</sup> Cf. P. Demouy, *op. cit.*

<sup>33</sup> Ernst H. Kantorowicz, *Les deux corps du roi* (1957), Paris, Gallimard, 1989. En Angleterre, le Sovereign's Robing Room rappelle qu'en revêtant les habits royaux, la personne du souverain se transforme ontologiquement.

<sup>34</sup> Il affiche en cela une parenté avec Dionysos dont on a vu les implications foncièrement saisonnières et nourricières. Or, Dionysos se muera en partie en (saint) Denis, le protecteur de la royauté française. Cf. K. Ueltschi, *Le pied qui cloche ou le lignage des boiteux*, Paris, Champion, 2011, p. 289 et sq.

<sup>35</sup> Cf. K. Ueltschi, *Mythologie des boiteux et du pied fabuleux*, Paris, Imago, 2019.

<sup>36</sup> Victor Hugo, *La légende des siècles*, « Les chevaliers errants », Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1950, p. 237.

de cheval parle du roi Echoid, qui possède lui aussi des oreilles équines. Dans cette légende, le rasage – euphémisme de l’amputation – joue un rôle central dans un rituel qui justement rappelle cette même réinvestiture royale qui redevient nécessaire de manière cyclique, tout comme une barbe et une chevelure doivent régulièrement être rasées et tondues. Le roi Echoid possède un barbier attiré en la personne d’un jeune homme de confiance (rappelons-nous Cahus !), avec lequel il se retire dans une région déserte chaque fois que son chef doit être tondu, naturellement dans le but de cacher au monde le secret de ses oreilles incongrues. Un échange de questions-réponses a alors rituellement lieu entre le roi et son barbier : « Ma tête est-elle belle et majestueuse après avoir été rasée de frais ? » demande le roi. « Elle est vraiment bien », répond le jeune homme<sup>37</sup>. Il s’agit donc d’une réinvestiture royale rituelle liée à une mort /résurrection (la tête a été rasée, coupée, puis « remise en place ») dont l’échange entre le roi et le barbier pourrait rendre compte. La réponse du barbier affirme que le roi est bien vivant et qu’il pourra donc réintégrer la société dont il s’était écarté le temps du « rite », pour y reprendre ses fonctions.

Ce « réveil » ou réinvestiture implique non seulement sa guérison personnelle mais aussi une véritable rédemption de la terre *gaste* : la fonction royale relève de la régulation cosmique.

### **Conclusion : autour de la tombe**

C’est peut-être à cause de cet imaginaire que la tombe royale devient un enjeu des plus importants. En soi, découvrir la tombe des ancêtres, la tombe des fondateurs est un topos répandu et fascinant des chroniques latines et hagiographiques. La question de la tombe du roi a été particulièrement actualisée au sujet d’Arthur ; chez Guillaume de Malmesbury († 1143), on lit : *Sed Arthuris sepulchrum nusquam visitur, unde antiquitas neniaram adhuc eum venturum fabulatur*<sup>38</sup>. Giraud de Barri affirme que le roi Henri II Plantagenêt a appris par un barde l’emplacement de sa tombe<sup>39</sup>.

En 1191 a lieu la célèbre exhumation à Glastonbury, l’équivalent ou rivale de Saint-Denis, qui possède certainement une implication politique<sup>40</sup> : anéantir l’espoir en un retour d’Arthur pour asseoir l’autorité de la dynastie des Plantagenêts et le « récupérer » en tant qu’ancêtre et fondateur de la dynastie. Éléments mythiques et politiques se mêlent dans ce récit : Arthur, d’après les ossements, était un géant, et Guenièvre avait une tresse blonde et la tombe porte enfin la mention d’Avallon : tout y est ! Cette découverte « dément la légende du roi disparu, emporté par des esprits dans un pays de rêve : ce mythe, contraire à la vraie religion, était aussi dangereux sur le plan politique, car il donnait aux Bretons l’espoir du retour messianique d’Arthur<sup>41</sup>. » Justement, dans la tombe, on a trouvé une inscription : « Ci-gît l’illustre roi Arthur, enterré dans l’île d’Avalon<sup>42</sup> », résume Martin Aurell. L’Histoire, cette fois-ci, voulait en finir avec la légende du roi Arthur, après y avoir puisé une mémoire, une légitimité – il est décidément devenu trop encombrant !

Si le commencement de son existence est bel et bien inscrit dans l’histoire – il naît petit enfant, grandit, conquiert enfin sa royauté, puis n’en finit de vieillir – son lien au temps du

---

<sup>37</sup> G. Milin, *Le Roi Marc aux oreilles de cheval*, Genève, Droz, 1991, p. 49. K. Ueltschi, *La Mesnie Hellequin en conte et en rime. Mémoire mythique et poétique de la recomposition*. Paris, Champion, 2008, p. 425 et sq.

<sup>38</sup> Guillaume de Malmesbury, *Gesta Regum Anglorum*, Oxford, 1998, II, 287.

<sup>39</sup> Giraud de Barri, *De principis instructione*, in *Opera*, éd. J.S. Brewer et al., Londres, 1891, t. 8, p. 126-129.

<sup>40</sup> C. Girbea, « Limites du contrôle des Plantagenêts sur la légende arthurienne : le problème de la mort d’Arthur », M. Aurell (dir.), *Culture politique des Plantagenêt (1154-1224)*, Poitiers, C.E.S.C.M., 2003, p. 287-301.

<sup>41</sup> M. Aurell, *L’Empire des Plantagenêts, 1154-1224*, Paris, Perrin, 2003, p. 164.

<sup>42</sup> M. Aurell, *La légende du Roi Arthur*, Paris, Perrin, 2007, p. 686.

monde – donc au réel – est problématisé. Il semble être un éternel blanc-bec chez Chrétien, malgré ses cent ans au dire des reines du château de la Roche Champguin :

*Qu'il est enfes, li rois Artus ;  
S'il a cent ans, n'en a pas plus,  
Ne plus n'en puet il pas avoir*<sup>43</sup>.

La fatigue du roi n'est qu'un état passager ; Chrétien la stigmatise pour nous donner à lire clairement sa « parabole royale ». La figure d'Arthur, *Rex quondam, rexque futurus*<sup>44</sup>, semble donc doué d'éternité, nous disent les légendes, nous dit le mythe. Il nous donne l'image la plus poétique, donc la plus profonde d'un idéal, d'un rêve, basée sur cette idée que la bonne marche du cosmos est subordonnée à la présence d'une force, incarnée par la figure du bon roi, un roi qui a besoin d'une jeunesse sans cesse régénérée, comme le printemps chasse le rude et mélancolique hiver. C'est cela, profondément, le savoir et la mémoire des Bretons. C'est ce que rappelle Chrétien de Troyes, et l'histoire de Cahus – le sacrifice de Cahus pour régénérer son roi, lui qui a réussi là où Perceval a échoué –, et tant d'autres auteurs quand ils nous peignent un Arthur fragile, endormi, muet, en proie à l'acédie. Un roi à l'humanité qui ressemble à s'y méprendre à la nôtre. Mais ne nous y trompons pas : demain il se relèvera, gaillard et blanc-bec, pour continuer son œuvre universelle.

Karin Ueltschi  
Université de Reims - CRIMEL

---

<sup>43</sup> Chrétien de Troyes, *Le Conte du Graal*, éd. W. Roach, Genève, Droz, 1959, v. 8169-8171.

<sup>44</sup> Thomas Malory, *Le Roman du Roi Arthur et de ses chevaliers de la Table Ronde (Le morte Darthur)*, trad. P. Goubert, Nantes, Librairie de l'Atalante, 1994li 21, chap. VII, p. 1041.